

## « Cinéma du continent Africain »

### Elhadj Sani Magori :



### Prix spéciaux du Fespaco 2011

Elhadj Sani Magori illustre le « come-back » du Niger

Le jeune réalisateur nigérien, Elhadj Sani Magori a remporté, lors de la cérémonie des prix spéciaux de la 22ème édition du Fespaco, le Prix de l'Union Économique et Monétaire Ouest Africaine (UEMOA) dans la catégorie TV-Vidéo. Il s'agit de l'un des trois prix décernés par cette institution aux meilleures réalisations de l'espace UEMOA qui contribuent à la croissance économique et à la dynamique culturelle et politique de la sous-région. Le prix reçu par Elhadj Sani Magori est de 3 millions de FCFA pour son documentaire « Koukan Kurcia ».

« Kukan Kurcia » ou le cri de la tourterelle en Haoussa est un documentaire qui va à la rencontre des Nigériens poussés à l'exode par les chants de la cantatrice Zabia Hussey, qui exhortait au travail et la recherche du bien-être dans la région de Tahoua au Niger.

Le réalisateur, lui-même, fils d'un de ses exodants nigériens en Côte d'Ivoire, va convaincre la cantatrice de l'aider à faire revenir ceux qui étaient restés loin des leurs. Zabia accepte et la voilà partie avec Elhadj Sani Magori. Zabia, celle qui a incité au départ, cette-fois ci, va « retourner » sa chanson afin de demander à ceux qui sont partis, de rentrer au pays. Le tournage de ce film, coproduit par Maggia Images du Niger et la SMAC production, s'est déroulé entre Février et Mars 2010 au Ghana, Burkina Faso, en Côte d'Ivoire et au Niger.

En ce qui concerne le réalisateur, Elhadj Sani Magori est né en 1971 à Galmi dans la région de Tahoua. Il a obtenu son Bac D en 1994 et a bénéficié d'une bourse en Algérie où il suivit des cours en Agronomie saharienne.

En 2001, il est affecté au département des Cultures Irriguées à l'INRAN en tant qu'appelé du Service Civique National. C'est le passage dans cette institution qui lui a permis de s'intéresser au 7ème art car dit-il, là-bas, on préfère plus montrer les images aux producteurs pour leur expliquer par exemple comment mélanger les produits phytosanitaires ou comment faire les manipulations pratiques, et filmer les réunions avec les producteurs agricoles. En 2007, il retourne sur les bancs de l'école à l'Université Gaston Berger de Saint Louis du Sénégal d'où il sort avec un diplôme de Master II en "réalisation cinéma documentaire de création". En 2008, il achève un Master 2 en réalisation documentaire de création à l'Université Gaston Berger de Saint Louis (Sénégal), avant de se lancer dans la réalisation.

"Notre pain capital" est son premier film documentaire. Il dure 13 mn et a été réalisé en juillet 2008 en wolof (une langue du Sénégal), mais sous-titré en français. Le film a été réalisé dans le cadre d'un atelier conjointement encadré par Ardèche Images (Africadoc), l'Université Stendhal de Grenoble et Gaston Berger.

Son deuxième documentaire, un 52 minutes traitant d'un mariage en lien étroit avec la récolte et la vente du Violet de Galmi (l'oignon nigérien), intitulé "Pour le meilleur et pour l'oignon", s'est vu attribué le Prix Jean Rouch au Forum africain du film documentaire de Niamey en 2008.

Candide Étienne

Source [www.clapnoir.org](http://www.clapnoir.org)

## Le cinéaste El hadj Sani Magori : une étoile montante

Faire un scénario, regarder un film, sont autant d'occasion de susciter le dialogue, de sensibiliser et d'informer. C'est aussi à partir des idées que naissent les films. Il suffit donc d'inventer une situation, des personnages, des problèmes... affirme le cinéaste nigérien, El hadj Magori Sani.

Né en 1971 à Galmi dans la région de Tahoua, Magori Sani est aujourd'hui reporter et correspondant du Magazine féminin Amina. Il a obtenu son Bac D en 1994 et a bénéficié d'une bourse en Algérie où il suivit des cours en Agronomie saharienne. En 2001, il est affecté au département des Cultures Irriguées à l'INRAN en tant qu'appelé du Service Civique National. C'est le passage dans cette institution qui lui a permis de s'intéresser au 7ème art car dit-il, là-bas, on préfère plus montrer les images aux producteurs pour leur expliquer par exemple comment mélanger les produits phytosanitaires ou comment faire les manipulations pratiques, et filmer les réunions avec les producteurs agricoles.

En 2007, il retourne sur les bancs de l'école à l'Université Gaston Berger de Saint Louis du Sénégal d'où il sort avec un diplôme de Master II en "réalisation cinéma documentaire de création". De retour au pays, il rentre de plain-pied dans le monde du 7ème art, un talent qu'il a su développer avec expertise et valoriser. Les films de Sani Magori ont principalement pour thème les différents facteurs sociaux et les intrigues des sociétés. Au total, il a à son actif deux films documentaires qui ont eu beaucoup de succès: "Notre pain capital" et "pour le meilleur et pour l'oignon". Le premier est un film documentaire de 13 mn réalisé en juillet 2008 en wolof (une langue du Sénégal, pays dans lequel l'auteur s'est perfectionné dans le 7ème art), mais sous-titré en français.

Dans ce film, l'auteur évoque la chaîne alimentaire qui gravite autour du pain, de sa fabrication jusqu'au marché noir qui irrigue les réseaux de la mendicité, une transition pour aborder la question du devenir des enfants de la rue à Saint-Louis du Sénégal. Ce film, qui a eu le Prix Canal + Horizon au Clap Ivoire en septembre 2008, a ensuite été projeté à la 31ème rencontre internationale de films d'école Henry Langlois de Poitiers en décembre 2008, puis sélectionné en compétition internationale au festival International de court métrage de Clermont-Ferrand en 2009.

"Pour le meilleur et pour l'oignon" (52 mn) est aussi un film documentaire qui met en exergue les efforts de Yaro pour cultiver l'oignon et surtout le vendre au meilleur prix, efforts d'autant plus ardues que l'ensemble des dépenses liées au mariage de sa fille Salamatou avec son fiancé Adamou lui incombent, a expliqué le cinéaste Sani Magori.

Un mariage soumis au cours de l'oignon, comme la plupart des activités de cette région de Galmi où tout est lié à la bonne récolte de cette denrée tant prisé qu'est l'oignon. Cette réalisation est, selon son auteur, le fruit de plusieurs années d'observation. "C'est la vie quotidienne de mon terroir, elle est rythmée par l'oignon, tous les projets des habitants sont liés à la récolte de l'oignon. En croisant mon regard d'agronome, de cinéaste et de fils du village, j'ai voulu montrer les difficultés qu'il y a autour de la culture de l'oignon, ses enjeux économiques et des interrelations entre la culture de l'oignon et la vie des villageois", affirme Sani Magori.

A travers ce film, je montre aussi que notre pays est le plus gros producteur d'oignon de la sous-région et que l'oignon est le 2ème produit d'exportation après l'uranium", a précisé le cinéaste qui ajoute qu'il a surtout voulu, à travers ce film, montrer la nécessité d'une licence pour les semences du violet de Galmi et surtout la nécessité d'obtenir un label national pour l'oignon. Ce film conçu en décembre 2008, a eu le mérite d'être choisi comme la première œuvre nigérienne de l'année 2008 au Forum Africain de Film Documentaire de Niamey organisé en décembre 2008 et qui a obtenu le prix Jean Rouch et a été sélectionné en compétition internationale pour le festival "Vues d'Afrique" à Montréal en avril 2009.

"Je compte poursuivre l'œuvre en faisant un autre film : "le retour à Galmi" où il y aura des projections publiques suivies de débats sur l'avenir de la filière, ainsi que d'amples explications sur le violet de Galmi. El hadj Sani Magori envisage aussi de faire un film dénommé : "Kukan Kurcia" ou le cri de la tourterelle, un documentaire de 52mn. Le tournage de ce film est prévu pour octobre 2009 et sa diffusion en décembre 2009. L'auteur y évoquera la situation des jeunes migrants à la recherche de l'Eldorado.

Aissa Abdoulaye Alfary

Source <http://www.lesahel.org>

## Sani Magori, nouveau visage du film documentaire.

**NIAMEY (© 2012 Afriqinfos) - Réputé naguère pour son cinéma, ce grand pays sahélien tente un come-back avec une nouvelle génération de réalisateurs. Portrait de l'une des nouvelles icônes. (Par Harouna Gorel)**

Le cinéma nigérien a un nouveau visage, un nouveau nom. C'est Sani El Hadj Magori, réalisateur, producteur et gérant de la société de production, « Magia Images ». Il est à son troisième film documentaire. Après des années sur le terrain, l'ingénieur agronome qu'il est, tourne le dos à une casanière toute tracée pour embrasser le cinéma. Un saut dans l'inconnu ? Pas si sûr, d'autant que Sani, comme l'appellent affectueusement les cinéphiles nigériens, multiplie les réalisations et collectionne les prix. Il y a deux semaines, il était encore à un festival à Louxor, en Egypte, d'où il est revenu avec un autre trophée : « Après la révolution sociopolitique qui a secoué l'Egypte, les nouvelles autorités ont senti la nécessité de réunir toutes les filles et tous ses fils du pays, de renouer avec le monde extérieur et de rejouer son rôle de pivot de la culture africaine. C'est dans ce sens qu'elles ont créé le LAFF, le Louxor African Film Festival. C'est un très grand festival qui réunit des grands réalisateurs africains ou de la diaspora. Le festival s'est tenu du 22 au 28 février et a mis en compétition 49 films », explique Sani.

Le réalisateur nigérien y a présenté le film « Koukan Kourcia », qui veut dire en langue haoussa le cri de la tourterelle, du nom de cet oiseau à la voix mielleuse. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que le film a émerveillé les festivaliers. Il n'a pas non plus laissé indifférents les membres du jury, puisqu'il a reçu le prix spécial du jury du meilleur documentaire. « C'est une très grande satisfaction pour moi de constater que le film continue à plaire aux spectateurs du reste du monde et pas seulement aux seuls nigériens », se réjouit le réalisateur nigérien.

Koukan kourcia transcende donc les frontières, les cœurs et la sensibilité des nigériens pour se poser comme une œuvre universelle. Partout où il est projeté, c'est le même accueil, le même enthousiasme, la même compréhension, la même lecture, le même plaisir. « C'est un honneur pour moi de participer à cette première édition du festival de Louxor. Au-delà du prix que j'ai reçu, je suis vraiment ravi de participer à une cause aussi noble que la reconstruction d'un pays déchiré et dévasté par un conflit armé. Ce n'est pas donné à n'importe quel réalisateur. C'est pour moi une façon de rentrer dans l'histoire que de participer à ce festival à qui je souhaite longue vie. En général, les égyptiens ne connaissent l'Afrique qu'à travers les films diffusés par les chaînes occidentales qui ne montrent que le côté misérable de l'Afrique. Et c'est ce côté misérable qui fait qu'ils se considèrent magrébins plutôt qu'africains. Mais grâce à ce festival, les égyptiens ont découvert un autre visage de l'Afrique, un visage plus riche et plus prometteur : celui d'une Afrique qui a envie de s'exprimer, de se développer, de s'épanouir », affirme Sani.

Ce prix décroché par Koukan Kourcia place ainsi le Niger dans une position très enviable dans le domaine du film documentaire, car sur la quarantaine de films sélectionnés, 20 sont des documentaires. Et seul Koukan Kourcia qui a été primé dans cette catégorie, face à des films de fiction où la liberté de réflexion et de ton est beaucoup plus permise. C'est également le seul prix remporté par l'Afrique francophone.

Mais qu'est-ce que Koukan Kourcia veut dire ? De quoi parle le film ? « Ce film est une mémoire pour moi et pour mon pays, une mémoire pour la culture nigérienne. Il est l'expression du désir d'un fils qui veut ramener son père, parti en exode rural en Côte d'Ivoire depuis plus de quinze ans. Toutes les tentatives pour le ramener sont restées vaines. Quand j'étais encore sur les bancs, je passais toutes mes vacances en Côte d'Ivoire, chez lui. A chaque fois, je le trouve en train d'écouter une chanson, la même chanson, celle de la cantatrice Houssey que tout le monde connaît au Niger, en particulier les gens de chez moi, Tahoua, la capitale de l'Ader » raconte Sani.

Agée de 85 ans aujourd'hui, la vieille Houssey est une des plus grandes cantatrices nigériennes. Elle est native de l'Ader, une région où l'exode rural est la chose la mieux partagée. Houssey a joué un rôle important dans le sobriquet d'« exodants », attribué aux populations de l'Ader. Dans ses chansons, Houssey incitait les jeunes de sa génération à aller en Côte d'Ivoire pour chercher fortune. Une fois sur place, ces jeunes écoutent toujours les chansons de Houssey qui leur demandait de rester là-bas tant qu'ils n'auront pas trouvé fortune.

« C'est comme ça que l'idée m'est venue d'aller voir la vieille Houssey. Je lui ai dit : « c'est toi qui a poussé nos parents à aller en Côte d'Ivoire. Il faut que tu trouves les moyens pour les faire revenir à présent. Je suis prêt à t'amener en Côte d'Ivoire si tu me promets de les convaincre à rentrer au pays ». La vieille Houssey a versé des larmes, elle s'est sentie coupable et accepta de relever le défi. Elle a renoué avec la chanson qu'elle abandonnée depuis bien longtemps pour me suivre jusqu'à Abidjan. Elle a rencontré mon père et tous les autres vieillards qui ne voulaient même plus entendre parler du Niger, parce qu'ils n'ont pas trouvé ce qu'ils étaient partis chercher, c'est-à-dire l'argent. Elle a chanté, chanté et chanté, au point où tout le monde se mit à pleurer, les vieillards aussi bien que les enfants. C'est ainsi que mon père a décidé enfin de revenir parmi nous au pays », raconte, Sani Magori, très ému.

Sani Magori a à son actif trois films d'auteurs : Notre pain capital, Pour le meilleur et pour l'oignon, et Koukan Kourcia. Notre pain capital est un film d'école. Il raconte l'histoire des petits mendiants qui viennent quêmander le pain au restaurant universitaire. Pour le meilleur et pour l'oignon raconte pour sa part l'histoire des producteurs d'oignons et les problèmes qu'ils rencontrent avec les spéculateurs véreux. Quand la récolte est bonne et que la vente est satisfaisante, tout est bien et beau dans le village. C'est la joie, la fête, la bombance, les mariages. Mais quand la récolte est mauvaise, c'est la catastrophe, le deuil, les divorces en série.

Mais qu'est-ce qui a poussé l'ingénieur agronome Sani Magori à embrasser le cinéma ? « J'ai fait mes études d'agronomie en Algérie. L'agronomie, c'est vraiment un métier de proximité où on est en contact permanent avec les populations. Et moi je suis un spécialiste du palmier dattier. Mais à mon retour, on me dit qu'au Niger, on a beaucoup plus besoin de spécialistes du mil, du riz, du sorgho ou du niébé. Je n'ai pas trouvé de boulot. C'est ainsi que j'ai commencé à collaborer avec le magazine Amina. Je faisais des reportages sur le terrain. L'idée m'est alors venue de filmer les gens. Je me suis débrouillé pour trouver une caméra. J'ai commencé à filmer et j'ai trouvé que les gens sont plus captivés par les images », dit-il.

Un jour, il rencontre Maman Saguirou, qui faisait déjà du cinéma : « Je lui ai dit, écoute, je veux tourner un film sur l'oignon de Galmi, mon village. Comment on fait ? C'est lui qui m'a mis sur la piste. J'ai compris la règle. Après, je suis allé au Sénégal où j'ai fait un Master 2 en réalisation. Aujourd'hui, je suis à mon propre compte, j'ai un carnet d'adresse bien garni, j'écris moi-même mes scénarios, et j'enseigne à l'institut de formation aux techniques de l'information et de la communication du Niger. Je suis autonome et indépendant », affirme Sani, très fier.

Après Koukan Kourcia, Sani est sur un projet de film documentaire long métrage, qui parle de la vie des étudiants africains en Algérie. « C'est un hommage que je tiens à dédier à tous les étudiants africains qui ont fait l'Algérie. Leur résistance face aux adversités de toutes sortes », affirme l'artiste Sani.

Les films de Sani Magori ont été couronnés de nombreux prix. Koukan Kourcia a déjà obtenu le prix Uémoa du meilleur film documentaire au Festival panafricain du cinéma de Ouagadougou (Fespaco) en 2010, le prix du meilleur documentaire d'Afrique, d'Asie et d'Amérique Latine, en Italie, le prix du public au festival d'Angers, en France.

**URL** <http://www.afriqinfos.com/articles/2012/4/11/sani-magori-nouveau-visage-film-documentaire-200344.asp>

## Mame Woury Thioubou



Mame Woury Thioubou est née et a grandi au Sénégal. Après une maîtrise de géographie à l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar et l'obtention d'un diplôme en Journalisme à l'Université de Saint-Louis du Sénégal, elle devient Journaliste/reporter au "Quotidien", pour la société *Avenir Communication* et assistante technique du Programme Agenda 21 de la Ville de Matam.

En 2009, elle décide de reprendre ses études et complète son point de vue journalistique par une approche plus artistique en se lançant dans le documentaire de création, aujourd'hui considéré comme un genre cinématographique à part entière. Elle suit ainsi le Master II de Réalisation de Documentaire de Création à l'Université Gaston Berger de Saint Louis (Sénégal), formation sous la tutelle d'Africadoc.

C'est dans ce cadre qu'elle réalise un film collectif avec des étudiants de sa promotion "Saint Louis et nous", puis son premier court-métrage documentaire "Face à Face". Elle obtiendra les salutations du public et sera récompensée de l'Ebène du meilleur film au Festival du film de quartier de Dakar en 2009.

Source <http://regardemoiafrique.com>

### Note d'intention du film "Face à face"

L'histoire de Saint Louis est marquée par les nombreux brassages d'idées, de cultures et de races qui lui ont valu sa position de carrefour entre les cultures africaines, européennes et arabes. A ce brassage, s'est ajouté l'héritage des Signares pour donner naissance à une forme originale de savoir-être que les artistes n'ont cessé d'évoquer dans les chansons et les pièces de théâtre.

De ses Signares, Saint-Louis a gardé une tradition que sa population s'évertue à perpétuer à travers le « *Takussanu ndar* ». Cette vieille tradition saint louisienne, consistait en une parade crépusculaire, à l'image de celle des Signares dans les rues. En effet, durant la période coloniale, la place Faïdherbe était chaque jour, le point de ralliement de tous les Saint-Louisiens. Les jeux, la musique et les rencontres rassemblaient en ces lieux des femmes venues montrer leurs toilettes et papoter mais aussi des hommes, des « ndanaan », venus les contempler et se montrer eux aussi. Les Signares étaient également de la partie et parées de leurs plus beaux atours, elles se rendaient à la place à bord de leurs calèches et accompagnées de leurs servantes

Enfant disgracieuse, sans grâce et aux allures de garçon manqué, Saint Louis a de tout temps cristallisé mon imaginaire en matière de beauté féminine. Aujourd'hui que je suis dans ce « centre d'élégance et de bon goût qui faisait battre le cœur du Sénégal et de l'Afrique occidentale », je ne puis m'empêcher de chercher dans tous les lieux et à tout moment cette beauté et cette élégance maintes fois louée. Les rues et ruelles de la ville qui accueillaient jadis le « *Takussanu ndar* », se sont vidées de leurs belles du fait des difficultés de la vie actuelle. Le besoin de paraître qui animait ces dames ne s'exprime plus désormais que dans les grandes cérémonies :

baptêmes, mariages ou chants religieux. C'est l'occasion pour jeunes et moins jeunes de se parer d'étoffes précieuses et d'arborer des coiffures très élaborées.

Dans mon film, je souhaite questionner la beauté féminine dans cette ville de Saint Louis. Comment s'exprime-t-elle ? Qu'est-ce qui la caractérise ? Pour trouver une réponse à ces questions, j'installerai ma caméra dans divers lieux. Un salon de coiffure où les dames viennent se faire maquiller et coiffer, une boutique de cosmétique où elles achètent les produits de beauté. Ailleurs, dans les maisons, je donnerai la parole aux vieilles personnes pour qu'elles me parlent des traditions d'élégance de la ville. Et à travers la métamorphose d'une personne qui va endosser une tenue et une coiffure traditionnelle pour participer au carnaval du « Takussanu ndar » organisé dans le cadre du Saint Louis Jazz festival, je souhaite faire dialoguer les générations de femmes. D'hier à aujourd'hui, quelles sont les pratiques en matière de beauté, quelles sont les mutations qui sont intervenues ? Comment les femmes s'accommodent-elles de la mode ?

Au-delà de la simple question d'esthétique qui traverse le film, je voudrais questionner les pratiques de société en matière de beauté. Pourquoi les femmes doivent-elles recourir aux artifices pour se sentir belles ? A quel besoin se soumettent-elles en le faisant ?

*Mame Woury Thioubou*

Source <http://regardemoiafrique.com>

## Anne-Eli Ngo Minka



« En ce qui concerne le cinéma africain, il faudrait une certaine professionnalisation des principaux acteurs culturels... » Anne-Eli

### **Echanges avec Anne-Eli Ngo Minka, documentariste camerounaise**

Anne-Eli fait certainement partie des jeunes documentaristes africains qui ont de l'avenir, vu la qualité et la profondeur de leur travail. Son premier film *Le prix du sang*, réalisé en 2010 pour l'obtention de son diplôme de fin d'études en cinématographie à l'Université Gaston Berger de Saint-Louis<sup>[1]</sup> (Sénégal), aborde la question de la virginité des femmes, un sujet qui reste plus ou moins tabou malgré l'évolution de nos sociétés. Au cours de nos échanges qui ont démarré il y a quelques mois, Anne-Eli évoque les raisons qui l'ont conduite à la réalisation d'un tel documentaire, parle de son prochain moyen-métrage sur des personnes portées disparues au Cameroun. En cinéaste doublée d'analyse des faits culturels, Anne-Eli donne son avis sur l'évolution du cinéma dans son pays, et en Afrique.

**Anoumou Amekudji : Pour réaliser un film de fin d'études, vous avez certainement un panel de choix très grand. Pourquoi avez-vous décidé de faire un documentaire sur l'importance de la virginité de la femme ?**

**Anne Elisabeth Ngo Minka :** J'avais effectivement un panel de choix, mais ma décision de faire un documentaire sur la virginité de la femme au mariage s'est pratiquement imposée comme premier choix. D'abord je voudrais préciser que je n'ai pas fait un documentaire sur l'importance de la virginité de la femme !

**A.A. :** Comment vous est venu le titre du documentaire ?

**Anne-Eli :** J'ai décidé du choix du titre : « *Le Prix du Sang* », après le tournage de mon film. Parce que ce sont les témoignages des hommes que j'ai rencontrés au cours de mon tournage qui m'ont amenée au choix de ce titre. Parce que c'est le prix que payent les jeunes filles qui entretiennent la virginité juste par contrainte et non comme un désir émanant d'elles-mêmes. *Le prix du sang*, c'est l'hypocrisie, la mesquinerie dans laquelle sont enfermées les jeunes filles qui ayant perdu leur virginité n'osent pas l'assumer. Pour dire qu'elles ne vivent pas librement leur sexualité en assumant leur choix ! *Le prix du sang*, c'est l'humiliation que subit la femme, le lendemain de la nuit de noce, quand le pagne maculé de son sang est exhibé. Quand un pan de son intimité est dévoilé au grand jour comme un trophée. Un trophée contraint, imposé. *Le prix du sang*, c'est la valeur mercantile en termes de cadeaux offerts ou de somme d'argent offerte à la femme en échange de son sang. *Le prix du sang*, c'est enfin la valeur accordée à ce précieux sésame qu'est l'hymen par certains hommes qui restent ancrés dans un conservatisme obstiné. *Le prix du sang*, c'est la douleur de la femme, déflorée le jour de ses noces, ses cris de douleur tandis que le mari n'a en tête que de prendre ce qui lui est dû ! Sans se soucier de son ressenti.

**A.A. :** Quels objectifs poursuiviez-vous en voulant faire un documentaire pareil ?

**Anne-Eli :** J'avais dans le choix de ce documentaire plusieurs objectifs que je poursuivais. Le premier étant que mon film provoque un débat ouvert entre des personnes d'origines, de culture de valeurs et croyances différentes. Un dialogue qui m'aide à comprendre l'importance de la virginité chez les uns et les autres. Créer un dialogue entre mes personnages comme prétexte pour confirmer mon questionnement et la liberté de choix. Un autre objectif de mon film était également de montrer que la femme qui qu'elle soit, vit un traumatisme lors de sa première expérience sexuelle. Mon objectif consistait aussi à valoir le fait qu'en tant que jeune femme africaine, je me sens concernée par tout ce qui a trait à la femme de mon continent.

**A.A. :** Quoi d'autre cherchiez-vous à montrer à travers votre documentaire sur la virginité ?

**Anne-Eli :** J'ai aussi voulu montrer que la virginité marque une rupture dans toute société qui passe de la tradition vers la modernité. Et puis cette question est au centre de plusieurs grandes religions. Pensons seulement au catholicisme et à l'importance de l'Immaculée Conception. Je voudrais aussi montrer l'interprétation que les hommes se font parfois de ce qu'ils croient être des croyances religieuses. L'homme par égoïsme ou l'orgueil mâle bénéficiant du poids de la tradition, contraint la femme à quelque chose qu'il est incapable de faire lui-même.

J'ai surtout voulu montrer que la femme continue à être scrutée comme objet, continuant à être humiliée dans ce qu'un être humain peut avoir de plus intime à préserver : sa sexualité. Le fait même d'exhiber le pagne maculé de sang au lendemain de la nuit de noce, constitue pour moi une atteinte à l'intégrité physique et surtout morale de la femme. Comment comprendre qu'à l'homme, tout est permis, et à la femme tout est exigé.

**A.A. :** Vous avez un projet de moyen-métrage. De quoi sera-t-il question dans ce film ?

**Anne-Eli :** Mon projet de moyen-métrage que je tournerai probablement au mois de décembre 2010, porte sur la disparition de personnes au Cameroun. Des personnes ordinaires qui sortent de chez elles un jour et ne reviennent plus jamais. Pas parce que le pays est en proie à une certaine tension interne. Mais c'est un sujet de société qui est tout au plus considéré comme un fait divers. Et parce que j'ai vécu l'expérience d'un proche aujourd'hui porté disparu, je veux en parler ! Le sort d'une personne portée disparue soulève toute une série de questions. Ces questions s'articulent autour d'un enjeu humanitaire fondamental : celui du droit des proches de connaître la vérité. C'est cette quête de savoir qui motive mon film.

**A.A. :** Quelle est votre intention en réalisant le moyen-métrage ?



**Anne-Eli :** Mon intention en réalisant ce documentaire est d'interpeller le public sur ce sujet de société, parce que je ne conçois pas que des personnes, apparemment sans histoire, de simples gens ordinaires, homme, femme ou enfant, partent un jour de chez eux, pour ne plus jamais revenir, donner signe de vie. Ce que j'entends traduire dans mon film et le regard que je porte sur ces cas de disparitions est que l'État, tout en n'étant pas tenu responsable, reste très passif, voire même indifférent. C'est donc le témoignage de la détresse et l'ignorance des proches du disparu quant aux démarches à suivre pour avoir quelque information concernant la personne disparue. Je veux donner à ressentir le traumatisme de la situation accentué par un recours à d'autres voies par désespoir de cause, teinté de superstition africaine. La transformation du sujet en une sorte de tabou, comme pour juguler la douleur et nier l'évidence. J'entends en fait documenter ce cas de disparition de mon point de vue, qui est celui d'une personne hantée par la quête de savoir ce qu'est devenu, l'être cher parti un jour pour ne plus jamais revenir, mais dont on ne dressera peut être jamais un certificat de décès formel, mort sans être certifié, mais vivant dans le cœur et l'espoir de le voir réapparaître un jour. Ma révolte d'avoir par expérience constaté que de tels cas de disparition sont tout au plus considérés comme faits divers.

**A.A. : A quand la sortie ?**

**Anne-Eli :** J'en suis encore à établir le planning de tournage prévu pour décembre 2010. Donc je ne peux encore parler de sortie, mais au pire des cas, l'an 2011 ne s'achèvera pas sans que ce projet soit abouti.

**A.A. : Pourquoi êtes-vous devenue cinéaste ?**

**Anne-Eli :** Par révolte ! Parce que j'ai constaté dans mon entourage proche trop de choses tues, de non-dits !

**A.A. : Auriez-vous un type de cinéma que vous souhaiteriez vulgariser pendant votre carrière ?**

**Anne-Eli :** Le documentaire est le genre par excellence que j'ai choisi pour porter au monde ma vision des choses. Cette vision qui est celle d'une jeune femme africaine, et que je réclame, parce que derrière l'objectif et non pas devant, j'ai mon mot à dire quant à la marche du monde, et ce que j'en pense. Aussi je pense que le fait que je sois femme, et africaine, c'est ma sensibilité, ma pensée que je traduis dans mes films comme une identité génétique. Et quand je réalise un film, ce sera différent d'un autre cinéaste qui ne serait pas de la même culture que moi. Et parce que comme le soulignait [Samba Félix Ndiaye](#) : *« le cinéma africain en dehors de raconter des histoires [...] véhicule un regard avec une personnalité, avec quelqu'un qui a une vision du monde, qui appartient à une culture »*.

**A.A. : Un cinéaste africain vous a-t-il inspiré par ses films?**

**Anne-Eli :** Pas un cinéaste au sens large, mais je dirais un documentariste, précisément le père du documentaire en Afrique : [Samba Félix Ndiaye](#), documentariste sénégalais décédé en novembre 2009 ! Son esthétique, son style, son amorce cinématographique laissent paraître son regard et sa culture africains. Un cinéma fortement influencé par le plus grand maître qu'il a eu : sa grand-mère et dont il retiendra les conseils, quand il filme ses personnages. D'où la fréquente prise en contre-plongée de ses personnages pour leur donner plus de présence à l'écran et par rapport à ce qu'ils ont à dire.

**A.A. : Vous avez sûrement constaté que les jeunes cinéastes africains s'intéressent de plus en plus au genre documentaire. Comment expliquez-vous cela ?**

**Anne-Eli :** Et cela je le loue vivement. Je veux d'ailleurs qu'il y en ait plus. Parce que, quelle que soit sa forme ou son sujet, un documentaire se base sur le réel : un fait, un lieu, un épisode historique ou un personnage existant. Le postulat de départ est toujours le même : on prend appui sur une réalité pour en dire plus, pour montrer quelque chose de plus large. Plus de jeunes documentaristes africains. Parce que connaissant l'impact de l'image, les images d'Afrique ont longtemps été le fait des regards étrangers, principalement occidentaux. Ce qui a contribué à donner naissance à des stéréotypes et préjugés. Il faut que la nouvelle vague des documentaristes africains, hommes et femmes, donnent à voir au monde les images de leurs sociétés, de leur continent, d'un regard interne, en connaissance de nos codes culturels. Cela symbolise notre engagement pour la défense de nos pratiques traditionnelles et des valeurs qu'elles représentent dans notre société. *« C'est une volonté de*



*réappropriation du regard par les cinéastes africains-eux-mêmes, sur leurs propres cultures après 50 ans de films ethnographiques étrangers ».*

**A.A. :** Pensez-vous que cette tendance vers le documentaire puisse rester la même dans les cinq-dix ans ?

**Anne-Eli :** Je pense que oui, du moins je l'espère réellement !

**A.A. :** A votre avis, comment se porte le cinéma camerounais, voire africain?

**Anne-Eli :** Le cinéma camerounais se porte mal, de même que le cinéma africain en général. Mais je ne suis pas pessimiste car je crois sincèrement qu'il ya de réelles avancées dans le sens du développement de ce cinéma. Surtout en Afrique de l'Ouest, où la culture au sens large est beaucoup plus prise en compte. L'Afrique Centrale étant un peu à la traîne et par conséquent le Cameroun. Il y a beaucoup plus d'amateurisme dans le milieu du cinéma camerounais que de professionnels et surtout des hommes d'affaires occupés à se faire des bénéfices qu'à promouvoir le cinéma camerounais. Les diffuseurs locaux ne s'intéressent pas plus à nos œuvres, il faut que tout leur soit imposé du Nord. Peut-être que les choses évolueront un jour.

**A.A. :** Qu'est-ce qu'il faudrait faire pour faire du cinéma africain, un cinéma à même de remporter les grandes récompenses dans les festivals internationaux, et d'intéresser plus les Africains et les cinéphiles du monde ?

**Anne-Eli :** Je crois certainement que le cinéma africain est à même de remporter les grandes récompenses dans les festivals internationaux, car l'imaginaire qui fonde la créativité en toute œuvre est aussi fertile en Afrique qu'ailleurs. Je pense pour ma part qu'il faudrait que les politiques s'impliquent davantage à trouver les voies et moyens pour la valorisation de la culture au sens large. Le cinéma, c'est la culture ! Mais tant que l'antique conception de la culture n'aura pas évolué dans nos sociétés et mentalités, rien n'y fera. Il faut que la culture soit scrutée sous l'angle économique. Que l'Etat crée des écoles d'art, d'où sortent des professionnels aguerris du cinéma, mais aussi et surtout des lieux de consommation de produits culturels, des lieux de labellisation aussi. Que cesse le copinage dans le sponsoring des projets proposés. Car il existe des projets qui ne sont sponsorisés que rapport aux liens d'affinités, tandis que de vrais projets crouissent dans les tiroirs du ministère de la culture. En ce qui concerne le cinéma africain par exemple, il faudrait une certaine professionnalisation des principaux acteurs culturels impliqués au premier plan : j'entends les réalisateurs, les producteurs, les distributeurs aussi. En fait, pour que le cinéma africain sorte de l'ornière, tous les maillons de la chaîne qui vont de la création à la diffusion doivent être présents pour donner une réelle visibilité à notre cinéma. Il faut que les œuvres cinématographiques produites soient vues là où il faut et quand il le faut. Pour terminer, il faut que la distribution soit effective et professionnelle et c'est justement là que le bât blesse. Parce qu'il n'y a pas de véritables gestionnaires des Industries Culturelles.

Anoumou Amekudji

Source <http://blog.cineafrique.org>

#### **La 4e édition de la nuit du court métrage bat son plein au CCF de Douala**

La 4<sup>e</sup> édition de la nuit du court métrage bat son plein depuis ce lundi 27 juin 2011 à Douala. Mboa Live vous propose le résumé de quelques films en compétition.

Documentaire de 26 minutes, **Le prix du sang** est une œuvre de la camerounaise **Élisabeth Anne Ngo Minka**. Ce court métrage met à nu la problématique de la virginité de la femme. L'auteur ouvre son film par un article intitulé « *Le mariage d'une femme non vierge annulé* ». Le film est parsemé par des avis d'hommes sur la virginité de la femme. Des questions telles que « *est ce que vous pouvez épouser une fille qui n'est pas vierge ?* », « *pourquoi vous pensez qu'une femme vierge est la meilleure ?* », sont discutées dans ce film. L'idée du film « *Le Prix du sang* » d'Élisabeth Anne Ngo Minka est né de sa propre expérience « *Pour n'avoir pas saigné lors de mon premier rapport sexuel, mon petit-ami*

m'accusa à l'époque de lui avoir menti en lui disant que j'étais vierge. Mon film interroge un concept, ou plutôt une abstraction : la virginité ; comment est-elle perçue.» Ainsi, pour représenter le problème, elle utilise des symboles et des voix... Étant donné que cette question est au centre de plusieurs religions, elle interroge l'islam et le catholicisme, mais aussi la tradition et le point de vue scientifique.

Christelle Kouétcha

Source <http://live.mboa.info/>

### Hamou Béya, pêcheurs de sable, un documentaire de 72mn, réalisé par Andrey S. Diarra.



Venus de la région de Mopti et réputés pour leur maîtrise de la pêche, les Bozos extraient le sable du fleuve pour répondre au besoin immobilier de plus en plus croissant à Bamako. Au Mali, les Bozos détiennent tous les secrets du fleuve. Ils ont cette connexion avec les esprits des eaux que les autres communautés n'ont pas. Ces dernières années, le secteur du sable fait face à de sérieux problèmes, liés à la baisse drastique du niveau du fleuve, qui empêche l'extraction une partie de l'année. Quand les roches apparaissent sur l'eau, les Bozos sont obligés d'arrêter de travailler et rentrent chez eux pour attendre la saison des pluies et reprendre le travail à Bamako.

À travers Gala, le personnage principal du film, nous allons découvrir le rôle du sable dans la vie des maliens en général et celle des Bozos en particulier.

Ce film a été produit dans le cadre de la collection "Lumière d'Afrique" soutenue par le programme Africadoc, en coproduction avec TVRennes 35 et l'ORTM (Mali)

Il a reçu le soutien du CNC, de la Procirep, de la région Aquitaine, du Fonds Jan Vrijman (IDFA Amsterdam) et de l'Organisation Internationale de la Francophonie (OIF)

source <http://ecla.aquitaine.fr>

## Le goût du sel de N.S. Dieye



Près de Saint-Louis du Sénégal, le village de Nagy Ngay vit de la culture du sel selon une organisation communautaire complexe : les hommes délimitent les champs de sel, les femmes s'occupent de la récolte. Au moment du partage, les hommes reçoivent une partie de la récolte, alors que ce sont les femmes qui ont eu toute la peine.

Je suis fascinée par le travail des femmes, leurs gestes et leur capacité à exploiter cette ressource naturelle avec des moyens les plus rudimentaires et dans des conditions très difficiles. Mais à travers la culture du sel, je ne peux m'empêcher d'observer, une fois de plus, un rapport inégalitaire entre les hommes et les femmes comme il en existe trop souvent dans nos cultures.

A Ngay Ngay, les femmes sont les chevilles ouvrières de cette activité séculaire, et peuvent être exploitées par leurs propres maris. Mais de petites prises de conscience commencent à se faire et préjugent d'une autre distribution des rôles.

Source [www.zaradoc.com](http://www.zaradoc.com)

## Patrick Epapè



Un film sur la vie des danseuses. Entretien avec le réalisateur Patrick Epape

Patrick Epape pouvez-vous nous faire un petit résumé de votre film «Life»?

Life! C'est un film qui retrace le quotidien de quatre jeunes filles qui, de nuit, travaillent dans des cabarets, et le jour elles dansent dans des vidéogrammes. Ce sont de jeunes filles que j'ai rencontré de mon retour de France, je me suis intéressé à leur quotidien et j'ai décidé de le documenter. C'est ainsi que nous avons travaillé pendant environ 20 mois pour avoir le produit qui sera présenté au public camerounais.

### **Si l'on comprend bien, il est basé sur des faits réels?**

Oui! C'est un film qu'on va dire réel, parce qu'effectivement il est construit sur des situations essentiellement captées en direct. Donc un cinéma un peu instantané que j'ai voulu présenter au public.

### **Et pourquoi des danseuses?**

Mon objectif premier c'est de les faire connaître. Ensuite faire connaître ce métier de danseuse qu'on connaît mal. Nous avons l'habitude de regarder des vidéogrammes, mais en réalité, on ne cherche pas souvent à savoir comment vivent ces jeunes dames. Je me suis donc rapproché de leur quotidien pour savoir et rendre compte de tout cela, de la complexité des épreuves qu'elles surmontent au quotidien.

### **Ne pensez-vous pas que l'image de la femme africaine que vous voulez mettre en avant soit un peu mal cernée à travers des danseuses?**

C'est vrai que j'ai réfléchi à cela, moi je filme la jeune femme pas comme un objet, pas comme une prostituée, mais en fait, je montre une autre facette de la femme. Cette femme qui se bat pour s'en sortir et pas celle qui attend qu'on lui donne tout. Ce sont celles qui se lèvent le matin en se disant, il faut que je me batte pour m'en sortir. En même temps, je les filme pendant les tournages de vidéogrammes, les moments de chant et de danse. Par-là, j'essaie de montrer le rêve et la possibilité d'espérer pour un avenir meilleur.

### **Parlez-nous un peu des conditions de réalisations de ce film.**

Là, c'est une question très ouverte, les conditions financières, il y avait pas mal de difficultés, conditions esthétiques aussi parce que nous avons tourné essentiellement dans la nuit, puisqu'elles travaillent de nuit. Je les ai également suivies en association, dans les hôpitaux, dans des cas de maladie, etc.

### **L'avant-première, c'est ce jeudi au CCF de Douala, un moment très attendu pour vous**

Oui! Parce que pour moi, c'est un véritable challenge, un véritable défi. Je souhaite montrer à mon peuple, le peuple camerounais un autre cinéma. Que beaucoup ne connaissent pas encore, mais que j'espère sera bien accueilli par mes frères.

### **Alors, peut-être qu'on aurait dû commencer par-là, qui est Patrick Epape?**

Patrick Epape, c'est un jeune homme qui à la base a une formation d'ingénieur informaticien et qui a longtemps bossé dans les métiers de l'audiovisuel. J'ai travaillé dans des entreprises au Cameroun. J'ai participé à la création de beaucoup de médias privés qui existent actuellement au pays. J'ai formé pas mal de jeunes camerounais. Grâce au ministère français des Affaires étrangères, j'ai obtenu une bourse pour aller améliorer mes études dans une école supérieure de cinéma. Après ces hautes études, j'ai décidé de rentrer pour montrer ce cinéma-là et éventuellement voir comment avec d'autres jeunes, l'on peut s'associer et travailler ce cinéma du réel.

### **C'est votre première oeuvre!**

En fait c'est la seconde. C'est vrai que j'ai fait un film d'école qui est sorti en France et qui a très bien marché en salle, mais c'est mon premier long métrage.

Par Alix Fétué

## Inch'Allah. S'il plaît à Dieu ? d'Abbas Thior



### Synopsis

Plairait-il à Dieu que des marabouts vénaux torturent et exploitent des enfants au nom d'un savoir coranique ? Plairait-il à Dieu que les parents de ces enfants soient leurs complices ? Ici à Saint-Louis, dans un centre d'écoute et d'orientation pour enfants en difficulté, nous découvrons le martyre de ces enfants communément appelés « Talibés », vivant sous la coupe de leurs marabouts, avec la complicité de leurs parents, des autorités, et d'une grande partie de la société civile.

Source Ardèche images

## Les larmes de l'émigration de Alassane Diago



### Naissance du projet

L'idée de départ, c'était de faire un film sur toutes les conséquences néfastes de l'émigration et de l'immigration du point de vue de ceux qui sont restés. Cette idée est née bien avant que je ne fasse ma formation audio-visuelle au Média-Centre de Dakar en 2007.

J'avais soumis la première ébauche de mon projet à Chantal Richard, une réalisatrice française qui me soutient depuis plus de 15 ans. Je parlais des généralités et prenais des angles de dissertation philosophique. Je voulais

parler de tout et de tout le monde en même temps.

Elle a trouvé mon projet intéressant mais nécessitant un travail approfondi de réécriture (ce dont je me rendrai compte au cours de ma formation).

### **Au Média-Centre de Dakar et début d'un désir de faire du cinéma**

Au début, on nous initiait à des cours théoriques et à quelques exercices pratiques (valeurs de plans...) qui, à mon avis, n'étaient pas suffisants. Je me suis rendu compte que cela ne reflétait pas du tout ce que je recherchais, encore moins ce que j'entendais par prise de vues.

J'ai senti que pour être opérateur, il me fallait oser toucher la caméra, jouer avec elle, faire des essais, aller à la quête de la vie elle-même.

J'ai proposé alors à mon professeur des séances d'exercices : former des groupes de deux personnes pour aller dans la rue. L'un prenait la caméra, l'autre le son. C'est ainsi qu'on partait pour filmer les vendeurs, les cordonniers, les pêcheurs, les mécaniciens, les menuisiers, les policiers .... Et on finissait par des projections collectives de nos travaux.

À ce moment-là, naît en moi un désir fou de filmer perpétuellement et de regarder ce que je filmais, je commençais à adopter inconsciemment la pensée de Robert Flaherty « filmer pour voir » sans même que je ne connaisse cet auteur et sans que je n'aie eu l'occasion de voir ses films.

Suivirent trois mois de formation pour la réalisation, le montage et le son (tenir une perche, manipuler une mixette, les valeurs de plans d'un micro pendant une interview). Pendant les prises de sons, je sentais un manque au niveau de notre pratique, il me manquait l'essence du son : le travail sur les ambiances, les silences...

L'interview d'un monsieur assis sur sa chaise ne m'intéressait pas du tout. Des questions se posaient comme : qu'est-ce qui se cache chez cet être ? N'aurions-nous pas gagné en profondeur si on le suivait dans son espace et dans son temps ? N'avait-il pas d'autres choses à nous apprendre en dehors de cette interview formatée ? Je comprenais progressivement que c'était l'essence humaine qui m'intéressait dans toute sa complexité.

Après ces mois de formations, mes amis ont cherché des stages à la télévision. Quant à moi, je n'y voyais pas d'intérêt, je tenais avant tout à entrer en contact avec des cinéastes et des vidéastes pour échanger et je m'intéressais à l'histoire du cinéma.

Un jour, Samba Félix Ndiaye a lancé un appel à la recherche d'un jeune passionné par le cinéma. Le coordinateur de mon école a pensé moi. C'est ainsi qu'est née ma rencontre avec le documentariste.

### **Avec Samba Félix Ndiaye, documentariste**

Samba a très vite compris mon désir de faire du cinéma et m'a encouragé pour mon projet « Les larmes de l'émigration ». Mais il m'a fait sentir qu'il fallait approfondir le travail d'écriture.

Il m'a ouvert sa vidéothèque et sa bibliothèque où je pouvais trouver des films africains, ses propres films, des cinéastes comme Godard, Flaherty, Rouch... (avec la difficulté à décoder leur langage) et des livres sur l'histoire du cinéma.

Soucieux de l'influence des jeunes vidéastes sur mon désir de formation, il me répétait tout le temps « ne prends pas comme modèles ces jeunes qui pensent que faire du cinéma, c'est passer sa vie dans les avions ».

Il me rassurait sur le fait qu'il n'y avait pas forcément besoin de faire une école de cinéma pour faire des films, que certains avaient fait de très grandes écoles mais n'avaient jamais réussi à faire un bon film et d'autres qui triomphaient sans avoir fait d'école.

En l'observant, en l'écoutant et en suivant avec beaucoup d'attention sa conversation avec d'autres cinéastes, j'ai compris qu'il fallait que je vole de mes propres ailes. J'étais animé par le désir de découvrir d'autres horizons et de rencontrer des gens avec des visions différentes.

J'ai alors suivi un premier atelier au Goethe Institut par le biais d'Angèle Diabang-Brenner, réalisatrice et productrice. Puis, ma candidature a été acceptée pour l'atelier d'écriture du programme « Africadoc » à Saint-Louis du Sénégal.

### **Résidence d'écriture 2008 « Africadoc »**

Au cours de cette résidence, j'ai rencontré des gens avec qui prendre du temps pour parler librement du cinéma. J'ai revu des films où je ne comprenais rien mais, pour la première fois, je les analysais avec des cinéastes

qualifiés et des débutants comme moi.

Partager des projets de toute nature avec des gens issus de continents différents était quelque chose de nouveau pour moi. Ici, le désir de faire mon film prenait de l'ampleur et l'écriture s'approfondissait au fur à mesure du travail. Je me rendais compte du bien-fondé des remarques de Chantal sur mon premier scénario. J'ai compris que je ne pouvais pas parler de tous les sujets à la fois et que la spécificité d'un film documentaire, c'est sa singularité. C'est en travaillant la singularité que mon projet avait le plus de chance de toucher à l'universel. Progressivement, des généralités telles que « On va filmer » ou « On va montrer » étaient devenues « Je vais filmer, je vais montrer ».

Plus je m'impliquais dans mon histoire, plus elle devenait forte et intéressante. J'abandonnais la démarche généraliste « Je vais filmer toutes les femmes dans leur quotidien » pour adopter « Je vais filmer ma mère dans son quotidien ». C'est en limitant mon projet au destin de ma mère qu'il touchait toutes les femmes de ma communauté, victimes du phénomène de l'émigration.

Aller filmer ma mère et lui demander tout ce qu'elle a enduré en attendant mon père est devenu mon seul but.

Cette résidence d'écriture m'a tellement apporté que j'ai eu un désir fou de revenir en 2009 et en 2010 avec d'autres projets. Ces résidences ont accru ma passion et développé ma curiosité. Elles m'ont permis de réaliser mon premier film « Les larmes de l'émigration ».

### **Le réel dans la création de mon film**

Penser libre et agir librement constitue le cœur de ma pensée cinématographique.

Quand j'ai fini mon écriture avec Africadoc, la seule chose qui me venait à l'esprit c'était d'aller sur le terrain voir si mes intuitions se confirmaient. Je tenais coûte que coûte à faire un test grandeur nature dans mon village avec une caméra.

J'étais convaincu qu'attendre les financements allaient retarder ou bloquer mon film. J'ai décidé de me prendre en charge totalement. Mon producteur africain (Gorà Seck pour Les Films de l'Atelier) n'y voyait pas d'inconvénient.

J'avais une petite caméra Sony DCR 1000 X9 model 95 que Chantal m'avait prêtée. J'ai pris trois bonnes semaines pour retourner au village après 2 ans d'absence.

Sans que personne ne le sache, j'étais parti avec l'idée de tourner mon film et pas un simple essai comme il avait été prévu avec mon producteur africain.

Je tenais à filmer le long voyage de Dakar à Agnam-Lidoubé, l'arrivée et l'accueil chez ma mère.

Malheureusement l'obscurité et les batteries défaillantes de ma caméra allaient constituer des obstacles et m'empêcher de filmer les scènes d'accueil que j'avais écrit. Une partie de mon intuition commençait à s'évader. J'ai compris que je ne pouvais pas tout avoir, que je ne pouvais pas obtenir tout ce que je voulais, que je ne pouvais filmer que ce qu'il m'était possible de filmer. Autrement dit, je pouvais faire un film avec les moyens techniques médiocres dont je disposais mais il ne serait pas celui que je rêvais de faire.

Techniquement, je n'étais pas satisfait, je n'avais pas de pied pour faire des plans stables. Je me servais des briques en ciments que je superposais pour faire des mouvements panoramiques, le reste c'était caméra à main. Chaque soir, je prenais le temps de visionner toutes mes cassettes. Parfois, j'étais satisfait, parfois non, et je m'obligeais à trouver mieux. Je prenais tout mon temps pour filmer avant, pendant et après la scène pour me rendre compte de ce qui se passait.

Parfois, je déparquais dans l'espace comme un intrus, par exemple dans la séquence de nuit où j'ai surpris maman dans un mince sommeil en train d'égrainer à lentement son chapelet en chantant. De même, lorsque je l'ai surprise dans sa chambre plongée profondément dans ses pensées (avant l'arrivée de ma sœur).

De retour à Dakar avec mes essais, mon producteur africain était sous le charme de mes images. Il a cru en moi et m'a encouragé. Quelques semaines après, il a mis à ma disposition le matériel professionnel complet et un petit budget pour que j'aie tourné le « vrai » film.

Et ça a été l'horreur. Ma mère avait du mal à revenir sur les choses qu'elle avait déjà dites auparavant. Pour elle notre film était fini. Du coup, elle acceptait ce nouveau tournage pour me faire plaisir, mais sans motivation. C'est pourquoi les 80 pour cent de mon film sont issus du premier tournage avec ma petite caméra Sony DCR



1000 X9, j'ai dû abandonner les images du « vrai » film.

Au dérushage, je commençais à procéder par élimination et à monter mon film sur le papier. Je choisissais déjà les images qui m'intéressaient.

À Paris, j'ai travaillé avec une monteuse expérimentée qui me reprochait de ne pas avoir bien procédé, elle voulait voir tous les rushes. J'ai essayé de la convaincre que j'avais mon film en tête mais elle n'a pas voulu me faire confiance. Nous avons donc revu et digitalisé tous les rushes que j'avais mis de côté. Cela nous a pris une semaine de travail en plus de ce qui a été prévu.

Au final, j'ai respecté mon montage sur papier et nous n'avons pas utilisé les rushes qu'on avait revus et digitalisés ensemble.

### **Monter des bouts pour voir, faire voir et revoir**

Je m'enrichis des rencontres, des échanges, des retours des uns et des autres. C'est ce qui fait d'ailleurs la beauté du cinéma. Après mon essai filmique, mon producteur et moi-même nous avons pensé à monter un teaser pour faire voir et revoir ce que j'ai fait voir. C'est une étape importante dans la construction d'un film surtout quand il s'agit d'une première œuvre. Et un film se nourrit de débats sans cesse rebondissant et se construit de la richesse de ces débats.

Un film se nourrit et se construit des débats, sans cesse rebondissant.

### **Ce que j'ai plus aimé c'est :**

D'avoir pris la bonne décision de tourner mon film tout seul, et, malgré tous les reproches et les critiques qui m'ont été faites, d'être arrivé à faire le film tel que je le sentais, tel que je me l'étais promis.

### **Après le film, la belle sensation que j'ai eue est :**

Le fait que le film dépasse le contexte singulier d'une famille et de toute une communauté pour parler de l'universel.

Le fait que des espagnols, des belges, des africains, des français, des arabes... des individus de cultures différentes se retrouvent dans « Les larmes de l'émigration ».

### **Synopsis de la première écriture du projet**

C'est l'histoire intime de femmes et d'enfants abandonnés à leur sort, vivant pendant de nombreuses années dans des villages vidés de toutes forces vives, où ceux qui restent ne sont que l'ombre d'eux-mêmes.

C'est mon village, Agnam Lidoubé, qui se situe dans une zone handicapée et pauvre du Fouta dans la région nord du Sénégal.

C'est ma famille, notamment ma mère qui attend mon père qui a émigré il y a plus de vingt ans, et ma sœur, Houlèye Diago qui, ironie du sort, attend en plus son époux qui est parti il y a cinq ans.

Ce film raconte leur quotidien et celui d'un village entier que les méfaits de l'émigration condamnent, à la solitude, à l'abandon, à la misère sentimentale.

Si la plupart des femmes sont résignées parce qu'impuissantes et dépendantes des hommes, la proximité familiale me permet de lever le voile sur ce sujet tabou qui en ronge plus d'un.

### **Synopsis après le montage du film**

« Les larmes de l'émigration c'est l'histoire de ma mère qui attend mon père, parti il y a plus de 20 ans. C'est aussi l'histoire de ma sœur qui, aujourd'hui, attend son mari parti il y a cinq ans et celle de ma nièce qui, elle non plus, ne connaît pas son père. Avec ma caméra, je repars après deux ans d'absence dans ma communauté à Agnam

Lidoubé, un village du Fouta sénégalais, pour comprendre comment et pourquoi ma mère a passé toutes ces longues années à attendre. »

## Note d'intention

Aujourd'hui, on ne cesse de nous faire croire que l'émigration est productrice de richesses ; pour les pays où la misère obscurcit encore la vie quotidienne et toujours plus encore. Le simple fait que l'émigré parte et revienne quelques fois en un peu de temps avec des biens (une habitation bien équipée, une belle voiture, de beaux vêtements, toute sorte d'accessoires matériels...), constitue pour lui et pour sa famille, le signe d'une réussite sociale, d'une ascension vers un bonheur que l'on croyait fait pour les autres.

Si les biens matériels sont la preuve qu'il faut aller ailleurs pour mieux vivre, il faut dire que ce n'est que la face visible de l'Iceberg.

Ce qu'on ne perçoit qu'à peine si on ose observer de plus près, c'est le lot de souffrance qui va avec l'émigration:

- des femmes abandonnées à leur sort depuis de longues années et soumises aux lois de codes sociaux qui leur enlèvent toute liberté de se révolter ou de changer de vie ;
- des enfants qui ne connaîtront jamais leur père, car le souvenir s'est effacé avec les années ;
- Des villages abandonnés, des portes de maisons fermées à tout jamais ;
- Des populations indigentes, pauvres d'initiatives car si une partie des jeunes est partie, l'autre partie rêve de s'en aller vers des pays qui leur promettent un meilleur confort ;

En tant que jeune réalisateur, je ne peux rester indifférent face à cette réalité taboue : Les conséquences sur les populations ne sont perceptibles que quand on lève le voile des pudeurs et des interdits qui les enveloppent. Ceci non pas seulement parce que j'en suis victime puisque mon propre père, parti depuis plus de vingt ans, a abandonné ma mère toute seule avec ses enfants (moi et ma sœur Houlèye), mais également parce que depuis que j'ai l'âge de raison, je me rends compte que partout où je fixe l'œil dans ma zone du Fouta (région nord du Sénégal parmi les plus touchées par l'émigration) :

--Je vois beaucoup de femmes vivre une souffrance aigue à cause de l'absence de leur époux qu'elles ne reverront jamais ou ne reverront que dans des situations lamentables d'échec social quand ceux-ci n'ont pas pu faire fortune.

--Je vois également des jeunes comme moi, qui ne se souviennent plus d'avoir prononcé une seule fois le mot « papa » ou qui n'auront jamais la chance de le prononcer.

En révélant ce chagrin, je souhaite faire partager aux spectateurs ce mal vécu dans le silence. C'est difficile, je sais, d'ouvrir les yeux à ces jeunes et à ces hommes vivant dans l'obsession de l'émigration mais je suis prêt à en parler, à porter loin la voix par le témoignage de mon vécu afin de faire mieux vivre les miens et montrer par les images les séquelles répétées de cette aventure.

J'espère par la réalisation de ce film atteindre mon père. Je souhaite qu'il voit mon film et qu'il pense revenir ou donner un signe de vie en regardant ce film, dans une contrée qui m'est inconnue, par le plus heureux des hasards.

J'espère enfin que « Les larmes de l'émigration » suscitera surtout une prise de conscience sur l'analyse actuelle faite de l'émigration aussi bien sur le plan national qu'international.

Le Film, je le tourne avec ma famille dans mon village natal plus précisément dans le Fouta, en suivant le quotidien de ma propre mère enfermée dans sa solitude, entre les cinq séances de prières quotidiennes, que semble lui imposer l'appel du muezzin de la mosquée à côté de sa maison, comme pour lui rappeler qu'elle n'avait plus que ça à faire. Quand je brise son silence, c'est pour la soulager du poids du silence.

Elle me fait des confidences sur ce qu'elle garde au fond d'elle-même, depuis des années. Elle dit sa résignation en me révélant des choses qu'elle n'a jamais dites à personne.

Je découvre et partage l'intimité de ma mère.

Comment a-t-elle pu attendre toutes ces années ? Où a-t-elle trouvé toute cette force ? Pourquoi attend t-elle mon père depuis des années alors qu'elle n'a aucune information sur lui ? Où se trouve mon père depuis plus de 20 ans ? Pourquoi ne donne-t-il pas signe de vie alors qu'aux dernières nouvelles on sait qu'il serait vivant ?

Autant d'interrogations qui me hantent et que je partage dans l'intimité avec ma mère, dans la concession familiale, à longueur de journées.

Suivre la vie de maman dans ses occupations, m'emmènera également à découvrir dans ses lieux de fréquentation quotidienne, la vie des autres femmes du village qu'elle aura à rencontrer tous les jours dans les rues, au rendez-vous du thé, et au jardin du village qui constitue aujourd'hui presque leur seul moyen de survie. Je veux, à ses côtés, découvrir Houlyèye Diago, ma sœur qui attend comme moi papa qu'elle n'a jamais vu. Pire encore, Houlyèye attend et espère le retour de son mari parti il y a cinq ans et que sa fille de 4 ans, Rougui, n'a jamais vu.

Quand on reparlera d'émigration, il faut que les images de ces gens-là comptent et reviennent dans les mémoires.

Source La pellicule ensorcelée

## Zongo Michel K.



© DR

Né le 11 juin 1974 à Koudougou au Burkina Faso, Michel K. Zongo est réalisateur, cadreur, scénariste. Il a suivi une formation en prise de vue au Centre National de la Cinématographie du Burkina Faso (CNC), de cameraman de reportage et de plateau à la Télévision Nationale du Burkina Faso (TNB) et un stage de premier assistant opérateur à la société de production Cinédoc films en France.

De 2003 à 2008, il a été responsable du Cinéma-Débat Interactif à Cinomade, une association basée au Burkina Faso dont l'objectif est la création et la diffusion d'outils de sensibilisation, notamment par le cinéma.

Après avoir été cadreur et assistant réalisateur pour de nombreux films pour différents producteurs, dont notamment de Christian Lelong sur tous ses films depuis 2002, il écrit et réalise son premier film documentaire "**Sibi, l'âme du violon**" produit par "Les Films du Djabadjah".

Suivra "**Ti-tiimou (Nos sols)**", produit par Cinomade.

En 2010, il crée avec un partenaire la société Diam Production, une structure de production de films documentaires qui coproduit avec Cinédoc Films son **premier long métrage documentaire "Espoir-Voyage"**. Ce film a été développé dans le cadre d'une résidence de producteur réalisateur à Cinedoc films de octobre 2009 à juin 2010.

## FILMOGRAPHIE

- 2009 : "Sibi, l'âme du violon"

Documentaire, 26 mn, vidéo. Production Les Films du Djabadjah (Burkina Faso)

Mention spéciale du jury - FESPACO 2011

- 2009 : "Ti Tiimou"

Documentaire, 30 mn, vidéo. Production CINOMADE et RIBios (Burkina Faso)

Prix du court-métrage - 8ème Edition Terra Festival 2011 - Festival du film de l'environnement de Guadeloupe

Prix du Meilleur Documentaire Africain - 26ème édition du Forum International Médias Nord Sud 2010, Ouagadougou, Burkina Faso

Source <http://www.africine.org>

**Espoir Voyage, de Michel K. Zongo**  
**Voyage, espoirs et chroniques de vies.**

Présenté en 2012, à la Berlinale et au festival Cinémas du réel, *Espoir Voyage* le long-métrage de Michel K. Zongo (*Sibi, l'âme dans le violon, Ti tiimou*) retrace le périple du réalisateur à la recherche de son grand frère disparu en Côte d'Ivoire dans les années 80. Comme de nombreux jeunes de Koudougou, ville du centre ouest du Burkina-Faso, Jouannie, le frère disparu, est parti grossir les bataillons de la main-d'œuvre agricole dans les plantations de café et de cacao de l'ouest ivoirien.

Produit avec la complicité de Christian Lelong (*Amour, sexe et mobylette, Justice à Agadez*) *Espoir Voyage*, véritable road movie, n'est pas sans rappeler Une histoire vraie de David Lynch. Il appréhende avec finesse la complexité des migrations sud-sud, le devoir de partir pour exister aux yeux des siens, les enjeux du non-retour. Michel K. Zongo filme de l'intérieur, avec sobriété et retenue l'hégire d'une jeunesse en quête de mieux être. Quand il retrouve l'un de ses cousins exilé, le réalisateur se fait passeur de message. Une séquence émotion où la mère filmée en ouverture du film demande à son fils de donner des nouvelles à la famille restée au Pays. L'utilisation de la vidéo domestique comme lien social entre les immigrés et leur famille est un procédé très usité que Yasmine Kassari avait mis en exergue dans son long-métrage *L'enfant endormi*.

Michel K. Zongo chef opérateur de profession, se sert du "cinéma-Œil" afin de "prendre la vie sur le vif". "La caméra est un perfectionnement de l'œil humain, qui lui, est imparfait" disait Dziga Vertov, cinéaste russe d'avant-garde (1896-1954). Le cinéaste burkinabé cadre lui-même ; il nous invite à aller à la découverte d'une absence, d'une âme à faire exister, en évitant avec brio l'écueil de l'introspection narcissique pour aller à l'essentiel : donner à voir une succession de tableaux émouvants de la vie des petits gens. La tragédie de ces histoires de vie n'est jamais très loin de celle de la grande histoire. Ici, il y a le conflit foncier en Côte d'Ivoire entre autochtones et allogènes, sur fond de concept d'ivoirité. *Espoir Voyage* a le mérite d'introduire de la nuance, de suggérer que l'on n'est pas forcément de là où on naît. En témoigne l'hospitalité de la famille d'adoption du défunt. Des Ivoiriens qui le considéraient comme leur propre frère. Une parentèle par affinité qui l'a accompagné jusqu'à sa dernière demeure.

L'ultime séquence du film - un ouvrier agricole burkinabé juché à la cime d'une pyramide de cabosses de cacao - nous rappelle la place primordiale de cette immigration dans l'essor de la Côte d'Ivoire, locomotive économique de l'Afrique de l'ouest et premier producteur mondial de cacao. Une parabole à méditer dans un film conçu pour durer. *Espoir Voyage* a été sélectionné à la 7ème édition du Festival cinémas d'Afrique de Lausanne (du 23 au 26 août 2012, en Suisse).

Soumaïla Sunjata Koly

Source <http://www.africine.org>

## Synopsis

Au Burkina Faso, l'émigration des jeunes vers la Côte-d'Ivoire est comme un rite, un passage au statut d'adulte... Mais normalement, la règle est de partir pour revenir. Dans cette aventure, beaucoup sont ceux qui ne reviennent pas, et cela pour diverses raisons que ceux qui sont restés ne peuvent sans doute pas comprendre.

Joanny, mon grand frère, a brusquement quitté la famille un matin de l'année 1978.

Après 18 années d'absence, alors que nous étions sans nouvelles de lui, Augustin, un cousin qui revenait de la Côte-d'Ivoire, nous annonça que Joanny était décédé. Pour essayer de comprendre ce qui a poussé mon frère aîné à partir alors qu'il avait à peine 14 ans, je refais ce même voyage depuis Koudougou (Burkina Faso) jusqu'en Côte-d'Ivoire, à la recherche de ses traces et de son histoire.

Dans ce film, j'entreprends le voyage, avec ce même autocar, sur ce même chemin avec ceux qui émigrent, un peu comme mon frère l'a fait lui-même, je l'imagine, il y a 32 ans. Avec ce trajet, à travers les multiples rencontres avec ceux qui continuent de partir, avec ceux qui sont déjà partis, je recueille des témoignages et des réflexions sur la rupture, sur le départ, sur la question de l'émigration sous toutes ses formes.

Combien de gens aujourd'hui espèrent qu'un jour quelqu'un de proche, parti il y a fort longtemps, reviendra ?

Combien sont ceux qui ne croient pas au décès d'un proche parti un beau matin et qui n'est plus revenu, parce qu'ils n'ont rien pour faire le deuil, hormis une banale information rapportée par une tierce personne ?

Qui sont ces jeunes émigrées qui continuent de partir vers la Côte-d'Ivoire, à la recherche du bonheur, ne sachant pas trop ce qui les attend "de l'autre côté", et parmi lesquels certains ne reviendront jamais ?

Le film est construit sur mon propre voyage à la recherche du parcours de mon frère, de ses motivations, de ses doutes et de son errance. Ces questions traverseront le film du début jusqu'à la fin. Elles tendront le récit.

2011, Burkina Faso/France, Documentaire, 1h21min & 52 min, 16/9.

Source <http://www.africine.org>

